

Adam Kuper

Le cricket, le nationalisme et le cambrioleur

Traduit de l'anglais par Philippe Erikson

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Adam Kuper, « Le cricket, le nationalisme et le cambrioleur », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2853.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme
<http://terrain.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2853.html>
Document généré automatiquement le 04 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Adam Kuper

Le cricket, le nationalisme et le cambrioleur

Traduit de l'anglais par Philippe Erikson

Pagination originale : p. 91-100



- 1 Lorsque je me remémore les scènes de cricket qui ont marqué ma vie, les images s'entremêlent. Je revois mon contemporain, Ali Bacher, capitaine des équipes du Transvaal et d'Afrique du Sud, lors d'une saison où il leur permit de remporter de célèbres victoires sur l'Australie, marquant même un « double siècle¹ » avec l'équipe du Transvaal. Cela eut lieu avant que le cricket sud-africain ne soit soumis à un boycott international, donc sans doute au milieu des années 60.
- 2 Je me souviens, bien sûr, de ces matches mémorables, mais dans la scène qui défile sous mes yeux, Bacher, jouant pour le Transvaal, engage la session à la batte contre la province du Cap, leurs grands rivaux. Il affronte un lanceur grand et puissant : un des frères McMillan, si ma mémoire est fidèle. Le contraste entre leurs types physiques frise le classicisme : Bacher a tout du bagarreur de rue, avec ses bras et ses épaules puissantes, dépourvu d'élégance mais suintant la combativité. McMillan est blond, élégant, et ses mouvements sont souples et gracieux. Lorsqu'il s'élançe pour engager, son attitude est celle d'un athlète s'avançant vers la ligne de saut en longueur.
- 3 « Bacher le basané se recroqueville sur sa batte », annonce le commentateur Charles Fortune, intimement convaincu qu'un juif ne devrait en aucun cas être le premier à manier la batte pour son pays, et encore moins être capitaine des Springboks. McMillan engage systématiquement un peu devant, de sorte que la balle remonte vers le batteur ; il l'envoie juste à côté de la ligne des guichets. Au dernier moment la balle part d'un côté ou de l'autre, afin que Bacher ne puisse la renvoyer sans mettre son guichet en danger. Bacher avance vers la ligne à chaque lancer, et si la balle lui arrive dessus, il se retourne et reçoit un projectile dur, filant à 130 kilomètres par heure, sur le dos, sur l'épaule, une fois même sur les fesses, entraînant le rire de la foule et des railleries de la part de ses adversaires. Il ne frictionne pas ses hématomes mais se retourne pour attendre la prochaine balle. Enfin, la précision de McMillan se relâche, un tout petit peu, certes, mais assez pour que la balle retombe un petit mètre trop tôt. Elle s'approche du batteur,

et, sans mettre le poids de son corps dans le coup, Bacher la tape, à bras raccourcis, et l'envoi dans les limites avec sa lourde batte. « Je suivrais ce sacré bonhomme de juif jusqu'au bout du monde », déclarera à la presse le gardien de guichet springbok Lindsay.

Les Anglais, les Afrikaners et les juifs

- 4 Sa carrière de joueur terminée, Ali Bacher prit la direction de la South African Cricket Board of Control et devint l'éminent stratège du cricket blanc dans ce pays. Mais avant de revenir sur l'aspect public de l'histoire du boycott contre le cricket blanc d'Afrique du Sud, il convient de narrer le côté cour, où s'opposent Anglais, Afrikaners et juifs du Transvaal.
- 5 Au milieu du xix^e siècle, les plus Anti-Britanniques, les plus intégristes des calvinistes, les plus racistes des *Voortrekkers* (les pionniers) fondèrent la pastorale et belliqueuse République du Transvaal, une démocratie de *Herrenvolk* (la race des seigneurs). Ils conquièrent les peuples africains de la région, prirent leurs terres et instaurèrent un régime de travail confinant à l'esclavage. En 1886, on découvrit de l'or sur le Witwatersrand, et en l'espace d'un an, 100 000 Blancs – anglophones pour la plupart – fondèrent cette Babylone qu'est Johannesburg sur la Terre promise des fondamentalistes (dont le président, Paul Kruger, affirmait entre autres que le monde était plat). Mon arrière-grand-père y émigra du Cap, avec la première vague de ceux qui allaient constituer l'importante minorité juive. En 1899, l'Empire britannique fit la guerre aux Boers pour gagner le contrôle des mines et éradiquer ce que le chef du gouvernement du Cap, Cecil Rhodes, considérait comme un obstacle sur la route menant vers le nord, l'intérieur de l'Afrique.
- 6 Après quatre ans d'intenses combats de guérilla, les Boers capitulèrent. Lord Milner entama alors la « reconstruction » du Transvaal et introduisit des maîtres d'école anglais afin d'angliciser la nouvelle colonie ; ou plutôt pour former une élite blanche, anglophone et impériale. Les juifs du Transvaal s'étaient largement compromis avec les Boers. Ils optèrent alors pour l'anglicisation dans les écoles de Milner, apprenant, entre autres choses, à jouer au cricket. Mon père en était. Les Afrikaners se divisèrent. L'élite, menée par l'ex-général boer Jan Smuts, opta pour le compromis. Les Boers ruraux, menés par les prêtres calvinistes, devinrent des nationalistes afrikaners dont l'identité était basée sur la mémoire de défaites et d'humiliations politiques, le calvinisme intégriste, une nouvelle langue forgée à partir de dialectes néerlandais locaux, et la pratique du rugby.
- 7 Juste en face de mon école secondaire se trouvait Helpmekaar, la meilleure école afrikaans de Johannesburg. Là-bas, ils ne jouaient qu'au rugby, hiver comme été. Mon école était une version décadente de celle de mon père, étant devenue entre-temps anglaise d'Afrique du Sud et dépourvue de maîtres formés en Angleterre. C'étaient les garçons issus de foyers protestants d'Ulster, franchement bigots, qui donnaient le ton. Un entraîneur afrikaner se chargeait du rugby, évidemment, et l'un des jeunes juifs, Alan Menter, fut le capitaine de l'équipe de l'école, puis de celle du Transvaal, avant de jouer pour l'Afrique du Sud (et, comme Ali Bacher, d'étudier la médecine à l'université de Witwatersrand). Le cricket était une autre affaire. On n'y sélectionnait jamais les juifs pour les équipes premières. Mon frère inscrit un jour un « siècle » pour l'équipe seconde, ce qui constitue un exploit remarquable pour un jeune lycéen. Il ne fut pas pour autant promu en équipe première. Nous avons laissé tomber le cricket scolaire.
- 8 Il en allait largement de même dans le sport senior. A la différence de celui du cricket, le monde du rugby accordait une place aux juifs, surtout s'ils parlaient afrikaans. Il les acceptait même plus facilement qu'il n'acceptait des « Anglais ». Maurice Zimmerman, un formidable rugbyman springbok des années 20, était un juif de langue afrikaans venant d'une zone rurale. Il devint avocat et un politicien radical (et fit le discours de mon mariage), mais sa carrière de sélectionneur springbok prit fin lorsqu'il avança, sur les ondes afrikaners, que le rugby sud-africain traversait une mauvaise passe parce qu'il était imbu d'un esprit calviniste autoritaire et inflexible. Il fallut attendre la génération suivante pour qu'un juif, Ali Bacher, puisse

enfin percer dans le cricket. Peu de temps avant, des professionnels et des hommes d'affaires juifs s'étaient déjà immiscés dans l'administration du cricket, tout comme ils commençaient de manière générale à participer à certains secteurs de l'économie auparavant réservés aux « Anglais ».

- 9 Les lignes de fracture psychologique de la guerre des Boers commençaient alors à s'atténuer, et les Blancs s'efforçaient tant bien que mal de constituer un front racial uni. La polarisation Blancs/Noirs en vint à prendre le dessus sur tout le reste et, au cours des années 60, la cause africaine traversa une grave crise en Afrique du Sud. Dans la première moitié de la décennie, il y eut le massacre de manifestants désarmés à Sharpville, l'état de siège, l'affaire Rivonia², l'interdiction de l'ANC et du PAC (Pan Africanist Congress). L'isolement de l'Afrique du Sud, sur le plan international, se mit en place, poussant les Blancs à se serrer les coudes.
- 10 Le boycott du cricket sud-africain constitua un tournant essentiel. Un Sud-Africain soit-disant « de couleur », Basil D'Oliveira, s'était établi en Angleterre pour jouer au cricket professionnel, et avait joué pour l'équipe britannique. Lorsque vint le moment de dresser la liste des sélectionnés pour la tournée prévue en Afrique du Sud durant l'hiver 1969-1970, il semblait hautement probable que D'Oliveira serait retenu. Le gouvernement sud-africain avertit qu'il n'admettrait pas une équipe comprenant des joueurs autres que blancs. Lorsque D'Oliveira fut finalement sélectionné (après maintes tergiversations démontrant la pusillanimité des milieux dirigeants du cricket anglais), le chef du gouvernement sud-africain, John Vorster, interdit la tournée, disant que l'Angleterre avait laissé le soin de sélectionner l'équipe au mouvement anti-apartheid : « C'est une équipe composée d'opposants politiques à l'Afrique du Sud. C'est une équipe composée de gens qui ne s'intéressent aucunement aux relations sportives. » (Vorster n'avait rien d'un fan de cricket : pour lui, c'était encore le sport de l'ennemi. Un jour, quelqu'un l'informa du résultat du dernier match international : « Les Anglais l'ont emporté par 120 pour 7 guichets. » « Quels Anglais, répliqua-t-il amèrement, les nôtres ou les leurs ? »)
- 11 L'année suivante, il était prévu qu'une équipe sud-africaine se déplacerait en Angleterre. En dépit des efforts des dirigeants du cricket pour faire avancer le projet, ses détracteurs s'avérèrent si puissants que Lord's, le quartier général du cricket, dut capituler. Dans ses colonnes, le très conservateur *Daily Telegraph* compara l'événement à la prise de la Bastille. L'Afrique du Sud fut ensuite exclue des compétitions internationales officielles de cricket pour les vingt années suivantes.
- 12 Le boycott joua un rôle unificateur sur l'Afrique du Sud blanche. Une de ses conséquences fut que les Afrikaners se mirent eux aussi à jouer au cricket, même ceux qui ne parlaient pas anglais et n'appartenaient pas à l'élite anglophone qui pratiquait ce sport depuis des années (fournissant d'ailleurs certains des meilleurs éléments de l'équipe nationale). Ali Bacher, qui aurait dirigé la tournée en Angleterre si elle n'avait pas été annulée, passa ces années-là à organiser des tournées d'équipes internationales, à titre privé, mais avec le soutien absolu du gouvernement sud-africain. Toutefois, lorsque le système de l'apartheid commença à s'effriter, dans les années 80, il incita les dirigeants du cricket à changer de ligne de conduite et à promouvoir le cricket interracial ainsi que l'essor de ce sport dans les *townships* noirs. Lorsque De Klerk fit les premiers pas en direction de l'abandon de l'apartheid, l'Afrique du Sud fut admise à participer à une Coupe du monde qui se déroulait en Australie.
- 13 Simon Kuper écrivit alors : « La nation – toute la nation – a suivi le tournoi avec ravissement. Lorsque l'Afrique du Sud battit l'Australie avec 7 guichets d'avance, Steve Tshwete, responsable des sports pour l'ANC et ex-prisonnier politique, sauta dans les bras du capitaine de l'équipe, Kepler Wessels, un Afrikaner. "Jamais je n'ai versé la moindre larme en détention sur Robben Island, mais ce soir, j'ai pleuré", admittra-t-il plus tard. C'est pendant cette Coupe du monde que les Blancs d'Afrique du Sud durent trancher par référendum s'il fallait oui ou non poursuivre la réforme de l'apartheid. L'équipe fit savoir que si le non l'emportait, ils abandonneraient la Coupe du monde. Le oui l'emporta haut la main, et les

experts dirent que pour faire ce qu'on voulait des Blancs d'Afrique du Sud, il suffisait de leur fournir de la compétition sportive internationale » (Kuper 1994 : 139).

Sport et politique aux Antilles

- 14 Il ne faut jamais mélanger le sport et la politique, se plaisaient à répéter les porte-parole de l'Afrique du Sud, du temps du boycott ; mais à la réflexion, le plus surprenant est encore que quiconque puisse nier que le sport, le nationalisme, les considérations de race et la politique internationale soient inextricablement entremêlés. Cependant, les gens qui jouent au cricket ou qui écrivent sur ce sport sont plus réticents que la moyenne à accepter cette évidence, car ils se plaisent à voir là une oasis de décence, un objectif noble que ne sauraient entacher les aspects sordides de l'existence. Il existe pourtant quelques exceptions, une des plus notables étant un écrivain des Caraïbes, C. L. R. James.
- 15 Connu comme militant extrémiste de la cause de l'île de la Trinité, comme trotskiste ayant vigoureusement débattu avec Trotski, comme auteur d'une superbe étude sur la révolution haïtienne, comme collaborateur de Nkrumah, Kenyatta et Nyerere lors du mouvement anticolonial des années 50, James avait également écrit sur le cricket. Des années durant, il a été le correspondant pour ce sport du *Manchester Guardian*, et il a écrit le meilleur livre jamais publié sur le cricket, voire sur quelque sport qui soit : *Beyond a Boundary (Au-delà d'une limite)*. « Que savent-ils de l'Angleterre, ceux qui seule l'Angleterre connaissent ? » demandait Kipling. Avec l'originalité et l'audace qui le caractérisaient, James estimait Kipling, bien que cet auteur véhicule plus que tout autre les valeurs de l'impérialisme britannique. « Que savent-ils du criquet, ceux qui seul le cricket connaissent ? » demanda-t-il à son tour. En tant que rituel, spectacle et passe-temps, le cricket reflète et forge les valeurs de ceux qui s'en soucient.
- 16 A l'île de la Trinité, comme en de nombreux points de l'Empire britannique, l'identité des clubs de cricket locaux reflétait les divisions ethniques. Le club de Queen's Park regroupait les notables et fournissait le corps dirigeant de ce sport. Shamrock était catholique et majoritairement blanc. Maple accueillait les gens de couleur respectables, Shannon les Noirs des classes moyennes, et Stingo ceux des classes inférieures. Dans les équipes de sélection, le capitaine était toujours un Blanc de Queen's Park, et les lanceurs rapides des Noirs carrés et puissants de Stingo. Les Caraïbes anglophones envoyaient également des équipes composites en tournée à l'étranger, et chaque île disposait de son quota informel dans la sélection. Le capitaine était systématiquement un joueur d'un club d'élite, de peau sinon blanche, du moins claire.
- 17 En 1953-1954, ce fut au tour de l'Angleterre d'envoyer une équipe en tournée dans les îles. Plusieurs conflits sociaux venaient de s'y dérouler et le mouvement indépendantiste s'y faisait de plus en plus pressant. L'équipe anglaise provoqua de vives tensions en donnant l'impression de jouer pour le prestige de la connexion à l'Empire et pour l'honneur des Blancs locaux. Des émeutes éclatèrent et au cours de la tournée anglaise suivante, en 1959-1960, il y eut des jets de bouteilles, et la foule, contestant des décisions d'arbitrage, fit irruption sur le terrain.
- 18 La question cruciale, cependant, était de savoir qui serait choisi comme capitaine de l'équipe pour les tournées en Australie et surtout en Angleterre : un amateur clair de peau ou un professionnel noir ? Il y avait même un candidat noir, diplômé de l'enseignement supérieur, le batteur Frank Worrell, ancien étudiant en anthropologie sociale à l'université de Manchester. (Lors d'une interview pour la très populaire émission de radio de la BBC, *Desert Island Discs*, lorsqu'on lui demanda quel livre, hormis la Bible et Shakespeare, il emmènerait sur une île déserte, Worrell mentionna *Custom and Conflict in Africa*, de Max Gluckman, dont il avait suivi l'enseignement à Manchester.)
- 19 La polémique sur le capitaneat se propagea dans la politique nationaliste. James, qui était rédacteur en chef du journal engagé de la Trinité, *The Nation*, défendit l'opinion selon laquelle le cricket serait la principale source d'orgueil national, le seul terrain sur lequel les coloniaux pouvaient rivaliser avec leurs maîtres métropolitains. Il n'existait aucune autre grande tradition

à laquelle les descendants d'esclaves et de travailleurs précaires puissent se rattacher : « Nous autres, des Antilles britanniques, n'en avons aucune, que je sache. Pour des gens comme nous, voir les trois W³, avec Ram et Val⁴, mettre en déroute les batteurs anglais, ça aide à combler un vide énorme dans nos esprits et nos besoins. » Il n'était guère difficile de déchiffrer le symbolisme dégagé par une équipe des Petites Antilles, d'origine africaine et indienne, menée par un homme blanc. Il existait en outre une troisième colonne : le club de Queen's Park, qui contrôlait le jeu sur l'île et représentait, pour reprendre les termes de James dans une lettre ouverte aux dirigeants du cricket, « l'ancien régime à la Trinité ».

20 En 1960, c'est Frank Worrell qui fut nommé capitaine pour la tournée australienne, et il fut reconduit en 1963 contre l'Angleterre. C'est aussi à cette époque que les Antilles britanniques accédèrent à l'indépendance, et que fut établie l'éphémère West Indian Federation.

21 Toute cette politique recelait une dimension supplémentaire. Les années 50 avaient vu une migration massive d'Antillais vers le Royaume-Uni. En Angleterre, les communautés qu'ils formaient soutenaient les équipes antillaises en visite avec une ferveur qui dérangea bien des indigènes. Norman Tebbit, personnalité de droite des cabinets ministériels de Thatcher dans les années 80, proposa qu'on instaure le « test du cricket » pour les Antillais émigrés au Royaume-Uni. Il s'agissait simplement de déterminer ceci : de qui sont-ils les supporters ? (Pour une bonne partie de la gauche, cependant, les liens étroits entre les milieux du cricket et un Parti conservateur soupçonné d'excessive clémence envers le régime sud-africain provoquèrent des réactions toutes différentes. Lorsqu'un journaliste engagé demanda au député travailliste Dennis Skinner quelle équipe aurait sa faveur pour l'épreuve de démarcation par le cricket, il répondit sans sourciller : « N'importe laquelle, sauf l'Angleterre » [cité par Marqusee 1994 : 250].)

22 Dans les Caraïbes aussi, la politique raciale du cricket changea de cap dans les années 80. Sous l'égide du capitaine Vivian Richards, d'Antigua, les Petites Antilles, désormais championnes du monde, se mirent à présenter des équipes comportant onze hommes noirs, sans le moindre joueur d'origine indienne. On rapporte que Richards aurait proclamé que son équipe était fière de représenter les Africains, ce qui provoqua des émeutes au Guyana, où évoluaient des joueurs de cricket indiens de la plus haute volée, et où la principale ligne de partage politique opposait précisément les communautés noire et indienne, chacune respectivement représentée par l'un des deux partis politiques du pays. Il est clair qu'absolument personne, aux Petites Antilles, n'a jamais douté que le cricket avait une signification politique. Michael Manley, politicien jamaïquain de gauche, consacra ses années de vacance de pouvoir, entre deux mandats de Premier ministre, à écrire l'histoire du cricket des Caraïbes, qu'il envisageait comme une des facettes du nationalisme antillais.

Gentlemen-joueurs et professionnels

23 En Angleterre, le cricket marque des différences qui sont d'abord sociales, ensuite régionales (ceci recoupant partiellement cela), à travers l'opposition entre le Yorkshire et le sud du pays. Jusqu'en 1960, le jeu de haut niveau comprenait deux castes : les amateurs – gentlemen-joueurs – et les professionnels. Sur les feuilles de score, les noms des professionnels étaient suivis de leurs initiales, tandis que pour les amateurs – souvent pourvus d'une belle brochette d'initiales – celles-ci venaient avant leur nom de famille. Les amateurs s'habillaient dans des vestiaires différents et pénétraient sur le terrain de jeu par une entrée qui leur était propre. Jusqu'en 1961, une rencontre annuelle opposait les « Gentlemen » et les « Joueurs ».

24 En 1962, cette distinction fut officiellement effacée, mais elle perdura cependant *de facto*, en premier lieu pour ce qui est du capitanat. Dans l'ancien temps, le seul professionnel de plein droit à avoir été capitaine d'Angleterre fut Leonard Hutton, du Yorkshire, qui mena son équipe à la victoire en 1953 contre l'Australie. Néanmoins, après l'abandon tardif de la distinction entre joueurs et gentlemen, le titre de capitaine de l'équipe d'Angleterre fit constamment la

navette entre des gens qu'il n'était guère difficile d'assigner à l'une ou l'autre caste. En fait, il y eut un temps où il semblait presque que les instances dirigeantes choisissent délibérément de faire alterner les « Gentlemen » et les « Joueurs » au poste de capitaine. En 1968, Brian Close, un professionnel moulé dans la tradition du Yorkshire, céda le pas au dernier des vrais amateurs, Colin Cowdrey. En 1969, Cowdrey fut remplacé par Raymond Illingworth, un autre professionnel de la vieille école. Le successeur d'Illingworth fut Mike Denness, un homme passé par les écoles privées et jouant pour le très raffiné comté de Kent. Aucun de ces capitaines n'ayant réussi à obtenir une série de victoires, le camp adverse disposait toujours d'un argument solide en faveur de son candidat. C'est le meilleur des joueurs qui devrait mener les autres, raisonnaient les uns, l'important étant d'avoir du cran et du professionnalisme. Que nenni, répondaient les autres, il nous faut au contraire une personne qui puisse représenter l'Angleterre sans qu'on ait à en rougir, quelqu'un de suffisamment bien éduqué pour diriger ses troupes et élaborer de savantes tactiques : un officier.

25 Cependant, la nature du sport professionnel se transformait rapidement : il commençait à émerger une nouvelle génération de pros proches des médias, cosmopolites et richissimes. Le cricket préserva certes son innocence plus longtemps que le football ou même le tennis, car les chaînes de télévision publiques conservèrent longtemps le monopole de la retransmission des parties (en particulier la BBC en Angleterre et ABC en Australie). Par conséquent, peu d'argent était injecté dans ce sport. Tout cela changea lorsqu'un nabab de la télé australienne, Kerry Packer, tenta d'obtenir les droits de retransmission pour le cricket, puis, lorsqu'on les lui refusa, organisa son propre superchampionnat international, exprès pour la télé, investissant d'immenses sommes d'argent dans ce sport. On introduisit le principe de parties au rythme infernal (bouclées en une seule journée) et à élimination directe (*vae victis*). Grâce à cette formule particulièrement télégénique, les sponsors ne se firent pas attendre. En 1975, Denness céda le poste de capitaine d'Angleterre à Tony Greig, un colonial avide de publicité, et en 1977 Greig provoqua une crise en se vendant non seulement lui-même mais encore la majorité des équipes d'Angleterre et d'Australie au championnat médiatique dominé par les « Joueurs » qu'avait fondé Packer.

26 Les sélectionneurs anglais répliquèrent par la nomination d'un nouveau capitaine, Mike Brearley, un homme issu des écoles privées et de l'université de Cambridge. « Même sans parler gros sous, Kerry Packer n'est pas mon genre », confia-t-il. « Je suis chez moi en Angleterre. Je préfère le teuf-teuf d'un caboteur britannique chargé de minerai de basse qualité à un supertanker monstrueux construit à la hâte. On supporte les seaux qui recueillent les fuites dans les vestiaires pour mieux jouir des glycines du côté du pub *The George* à Bewley... » Tel était l'esprit amateur, l'esprit du cricket anglais tel qu'on en chantait les louanges à Lord's (au cœur de St John's Wood, à Londres, l'image pastorale de l'Angleterre bénéficie d'un prestige certain). Malheureusement, Brearley ne fut pas capable de garder sa place de titulaire à la batte, et de toute façon, les instances dirigeantes du cricket durent capituler devant les pouvoirs de la télé. On remplaça Brearley par une star des médias, Ian Botham, et ensuite (lorsque Botham s'avéra insuffisant comme capitaine) par un vieux pro, Bob Willis. Puis, suivant le bon vieux mouvement de pendule, les sélectionneurs optèrent pour David Gower, passé lui aussi par les écoles privées (et par ailleurs amateur de vin et de pilotage, ce qui finit par causer sa chute, mais ceci est une autre histoire). Gower fut remplacé par Mike Gatting, un Cockney qui, à la grande joie des médias, eut bien des déboires avec une serveuse. Vint ensuite Graeme Gooch, que les commentateurs appelaient le sergent-major.

27 Pour la première fois, on se mit alors à encadrer l'équipe anglaise avec des dirigeants du genre de ceux qui œuvraient déjà dans le football, et tout portait à croire que le cricket suivrait la voie du football. Toutefois, le nouveau régime n'obtint guère de résultats, et les sélectionneurs anglais optèrent une fois de plus pour quelqu'un passé par le privé et par Cambridge : Michael Atherton. Lors d'un match international à Lord's en 1994, les caméras de télé le surprisent

en train d'insérer du sable dans la balle avant de la passer au lanceur, afin de modifier sa trajectoire aérienne. L'arbitre du match le pénalisa, mais on le confirma cependant comme capitaine pour la prochaine tournée en Australie. Cet épisode me semble particulièrement révélateur de l'esprit du jeu, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons.

Les joueurs du dimanche

28 Dans les écrits consacrés au sport, les ethnologues et les sociologues, à l'instar des journalistes, ont tendance à concentrer leur attention sur le jeu professionnel. Pourtant, en Angleterre par exemple, le nombre de ceux qui jouent régulièrement au cricket dépasse largement celui des gens qui assistent aux matches professionnels, ou même qui regardent à la télé autre chose que les parties les plus cruciales. Si être supporter de son équipe exprime et forge des identités (fussent-elles fantasmagiques), le fait de pratiquer des sports collectifs est encore plus formateur. On se moque toujours des enseignants de l'ère victorienne pour le zèle indéfectible avec lequel ils rabâchaient que les sports inculquent des valeurs ; mais ils avaient certainement raison sur ce point, ce qui n'exclut pas une certaine naïveté quant à savoir exactement quelles valeurs étaient en jeu.

29 Le sport offre également un moyen de s'insérer dans une communauté locale, et la capacité de gagner sa place dans une équipe peut être fort précieuse pour un ethnographe. Sur le terrain, il est généralement difficile de devenir réellement membre à part entière d'un culte religieux, d'une famille ou d'un mouvement politique ; mais en tant que sportif, on peut participer du dedans et gagner une identité sans artifice, sans mauvaise conscience, et sans jouer la comédie. J'ai joué au cricket en Jamaïque lorsque j'y faisais du terrain, et rien ne m'aura été plus utile pour y être considéré comme une vraie personne. Quand nous jouions contre les villages voisins, entourés d'une foule de spectateurs connaisseurs et passionnés, je prenais activement part à un des événements marquants de la communauté – même lorsqu'une vieille femme ivre cria à un des lanceurs rapides : « Tu l'auras, l'homme blanc, heem... » En Ouganda, tandis que ma femme faisait son terrain dans une communauté d'Asiatiques de religion catholique, les Goan, je jouais au cricket avec le club goan, contre les « musulmans », les « Asiatiques » (c'est-à-dire les Hindous), les « Africains » et les « Européens ». Lorsque nous avons habité en Hollande, mes fils et moi avons pu participer au cœur de la vie de La Haye, parce que nous jouions au cricket pour un club local.

Loyauté et fourberie

30 Tous les sports partagent cette capacité à symboliser et à induire des identités plus englobantes, mais il y a sport et sport. On trouve dans le cricket quelque chose de spécifique, lié à son histoire, à son image, à la logique même de ce jeu. Une partie de cricket s'étend sur un grand nombre d'heures : cinq jours pour un match international, trois ou quatre pour une partie professionnelle ordinaire, une longue journée pour une partie décontractée entre amateurs. (Un archevêque, William Temple, a pu décrire le cricket, sans intention péjorative, comme « une manière de traîner en ordre ».) Les joueurs portent des pantalons de flanelle blanche, et souvent des casquettes multicolores ou des chapeaux blancs et mous. (Un des traits les plus révolutionnaires du jeu revu par Packer fut l'introduction d'uniformes colorés facilitant la distinction des équipes.) Comme autant de pois sur un terrain vert, les joueurs de cricket restent immobiles durant de longues périodes, parfois somnolent, jusqu'à ce qu'ils explosent en un sursaut d'activité hautement ritualisée ; avec, bien entendu, une pause en fin d'après-midi pour un bon vieux thé reconstituant. Sur les pourtours, les spectateurs se prélassent sur des transats, lisent les journaux dominicaux, applaudissent à l'occasion, flânent aux alentours du terrain de jeu pour admirer la vue (idéalement, par un beau jour d'été, rafraîchi par une légère brise qui fait flotter les drapeaux et aide les lanceurs dans leur tâche ; en outre, la vue doit inclure des champs, une église et un pub de village). L'image du cricket, du moins dans le sud de l'Angleterre, qui en est la Terre promise, est alors celle d'un sport rural de l'Ancien Monde,

et l'esprit du jeu épouse parfaitement les valeurs des gentlemen, étant régi par d'ésotériques « lois » (et non par des règles) et orchestré par des arbitres dont les décisions ne doivent jamais être remises en question.

31 On peut aisément démystifier cela, ne serait-ce qu'en récitant un poème de Henley ou de Kipling :

Merci à Dieu qui créa les îles Britanniques
Et m'apprit à jouer,
Je ne vénère pas les crocodiles
Ni ne m'incline devant une idole de terre !
Donnez-moi une branche de saule
Du cuir, du liège et de la corde
Et pour des siècles et des siècles,
Je danserai autour de mon autel !⁵

32 On pourrait aussi s'appuyer sur les ruses impitoyables de professionnels avides, ou, de manière plus insidieuse encore, rappeler la fourberie du capitaine anglais de la haute, Jardine, lors de la fameuse tournée dite du *body-line* en 1932-1933, où l'on abusa de la souplesse du règlement (les lois !) au point de risquer de blesser sérieusement les batteurs australiens. Il fut en effet ordonné aux lanceurs rapides de s'en prendre à l'homme plutôt qu'aux guichets, tandis qu'une partie des joueurs l'empêchaient de se protéger en le laissant cogner sur la balle ascendante avec sa batte.

33 « En fait, Jardine n'avait qu'un objectif en tête : la seule chose qui comptait était de reprendre le trophée Ashes à ces coloniaux et de contrer ce sacré Bradman⁶. Cela, auquel il faut ajouter le dédain qu'il éprouvait envers eux tous, explique comment un gentleman d'une telle droiture, pilier de l'école privée, d'Oxford et du cricket de cérémonie, la quintessence de ce que tout cela représentait, ait pu en arriver à briser les conventions et, dans la foulée, ébranler les fondations de l'Empire » (Birley 1979 : 83).

34 On pourrait aisément s'étendre sur les absurdités commises par les gentlemen qui dirigent ce sport en Angleterre⁷. Mais l'essence du cricket réside précisément dans ses contrastes. Voilà un sport qui (pour employer les termes élégiaques appropriés) implique un engagement sans failles en faveur de l'équité et de la décence, par ailleurs doté d'un charme préindustriel idyllique, mais qui stimule simultanément l'esprit de compétition au point de permettre l'expression la plus brute des loyautés viscérales et des antagonismes radicaux. Ces deux éléments font partie intrinsèquement de ce sport, où qu'on le pratique. James décrit comment l'éthique du cricket des écoles privées imprégna les joueurs noirs des clubs de la Trinité de sa jeunesse, et il estima assez Frank Worrell pour voir en lui l'incarnation du héros éponyme de *Tom Brown's Schooldays*, le roman victorien classique sur le cricket juvénile en Angleterre. « Ce n'est pas du cricket », au sens de « ce n'est pas du jeu » (ou « ça ne se fait pas »), est une expression anglaise qu'on n'entend plus guère de nos jours, sinon dans des citations ironiques, mais qui était parfaitement claire, dit-il, dans la Trinité de sa jeunesse.

35 L'autre facette, la compétitivité, le désir de vaincre à tout prix, est également vénérable. On la retrouve dans la mythologie persistante qui entoure W.G. Grace, le plus grand joueur de cricket de tous les temps, le seul qui ne risquait pas d'être déprécié à la manière de Lytton Strachey – non pas parce qu'il était exempt de défauts, mais parce que ceux-ci faisaient partie intégrante de son personnage. Frederick Gale écrivit en 1871 dans son *Echoes from Old Cricket Fields* : « La seule démonstration un peu pénible qu'il m'ait été donné de voir dans le cricket amateur fut lorsque le Dr Grace tenta d'envoyer la balle à la verticale pour la faire retomber sur les bâtonnets, sans que le batteur ait la moindre possibilité de répliquer. Le commentaire le moins défavorable qu'on puisse en faire, c'est que ce n'était pas contraire à la loi du cricket. » James vouait un véritable culte à la mémoire de Grace, mais n'en écrivit pas moins : « Qu'il serait futile d'ignorer la réputation qu'il s'est acquise en essayant de tromper les arbitres et même, à l'occasion, de se disputer avec eux. »

- 36 Le seul Prix Nobel qui ait jamais joué au cricket de haut niveau fut Samuel Beckett, mais il n'a malheureusement jamais écrit sur ce sport. Toutefois, Arthur Conan Doyle et son beau-frère, E. W. Hornung, ont joué à un haut niveau, et tous deux ont écrit des histoires policières passées à la postérité. Le héros de Conan Doyle était, comme chacun sait, le détective Sherlock Holmes (qui ne jouait pas au cricket), mais celui de Hornung était Raffles, gentleman-cambrioleur et remarquable lanceur gaucher qui parvenait à s'introduire dans les résidences de campagne qu'il pillait grâce à son jeu. Or, voici ce qu'il disait à son complice, son Watson pour cambrioleur au nom ambigu de Bunny⁸ : « Le cricket, comme tout le reste, est une activité bien assez divertissante, tant qu'on n'a pas trouvé mieux. Comme source d'exaltation, ça ne vaut guère d'autres choses que tu sais, Bunny, et la comparaison involontaire devient ennuyeuse. Quelle satisfaction trouve-t-on à emporter le guichet d'un homme dont ce qu'on veut vraiment sont les cuillères en argent ? Mais quand même, savoir lancer passablement, ça entretient le tant soit peu de malice dont on dispose, et d'être toujours en quête des points faibles d'autrui est exactement le genre d'exercice requis. Oui, peut-être existe-t-il quelque rapport entre les deux, tout compte fait. »
- 37 Les lois d'un sport prennent tout leur intérêt lorsqu'on les étire jusqu'à la limite de leur élasticité, à condition de ne pas être surpris en train de subtiliser l'argenterie de son hôte. A moins que tout cela ne serve qu'à prouver que le cricket exprime encore une autre facette légendaire du caractère anglais : l'hypocrisie.

Bibliographie

Birley D., 1979 (2^e éd.). *The Willow Wand : Some Cricket Myths Explored*, Londres.

Bowen R., 1970. *Cricket : A History of Its Growth and Development Throughout the World*, Londres.

Gale Fr., 1871. *Echoes from Old Cricket Fields*, Londres.

Gluckman M. *Custom and Conflict in Africa*, Manchester.

James C. L. R., 1963. *Beyond a Boundary*, Londres.

Kuper S., 1994. *Football Against the Enemy*, Londres.

Marqusee M., 1994. *Anyone But England : Cricket and the National Malaise*, Londres.

Notes

1C'est-à-dire 200 points (NDT).

2Les leaders de l'ANC et du Parti communiste (dont Mandela) furent arrêtés et accusés de terrorisme dans une ferme à Rivonia, près de Johannesburg.

3Un trio de célèbres batteurs noirs.

4Ramadhin était un extraordinaire lanceur de précision d'origine indienne, qui formait un duo célèbre avec le Jamaïquain Alf Valentine.

5*Thank God who made the British Isles / And taught me how to play, / I do not worship crocodiles, / Or bow the knee to clay ! / Give me a willow wand and I / With hide and cork and twine / From century to century / Will gambol round my shrine !*

6Ashes est le nom du trophée symbolique, enjeu des séries de test-matches opposant l'Angleterre et l'Australie. Bradman – sir Donald Bradman – fut le plus grand des batteurs australiens, et sans doute même le plus grand des batteurs de l'ère moderne.

7La partie la plus intellectuelle de la littérature consacrée au cricket (par opposition à la partie se contentant de louanges) tend à s'appesantir sur ces thèmes. Voir en particulier Birley (1979), Bowen (1970), Marqusee (1994).

8Cette dénomination comporte pour le moins deux sous-entendus. *Bunny* (« lapinou ») était un terme d'argot homosexuel, et dans le jargon du cricket, un lapin est un joueur désespérément nul.

Pour citer cet article

Référence électronique

Adam Kuper, « Le cricket, le nationalisme et le cambrioleur », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2853.html>

Kuper A., 1995, « Le cricket, le nationalisme et le cambrioleur », *Terrain*, n° 25, pp. 91-100.

À propos de l'auteur**Adam Kuper**

Brunel University, Grande-Bretagne

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index géographique : Jamaïque, Afrique, Grande-Bretagne***Index thématique*** : loisirs – jeux – sports, nation et nationalisme***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle